Relire les *Chroniques du Nouvel-Ontario* : portrait critique de la situation des femmes dans la colonisation du nord de l'Ontario grâce à Hélène Brodeur

A new reading of Chroniques du Nouvel-Ontario: a critical portrait by Hélène Brodeur of the status of women during the colonization of Northern Ontario

Johanne Melançon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/eccs/3416>

DOI : 10.4000/eccs.3416

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2020

Pagination : 95-113

ISSN : 0153-1700

Référence électronique

Johanne Melançon, « Relire les *Chroniques du Nouvel-Ontario* : portrait critique de la situation des femmes dans la colonisation du nord de l'Ontario grâce à Hélène Brodeur », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 88 | 2020, mis en ligne le 01 juin 2021, consulté le 11 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/3416> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eccs.3416>

Relire les *Chroniques du Nouvel-Ontario* : portrait critique de la situation des femmes dans la colonisation du nord de l'Ontario grâce à Hélène Brodeur

Johanne MELANÇON, Université Laurentienne

Près de quatre décennies après la parution des *Chroniques du Nouvel-Ontario* d'Hélène Brodeur, il est temps de poser un nouveau regard sur cette œuvre qui a surtout été lue à l'aune d'un horizon d'attente identitaire à cause de son sujet, soit la colonisation du nord de l'Ontario, et de son appartenance à une littérature de l'exiguïté. Ce faisant, la réception critique a laissé dans l'ombre un aspect important de cette saga historique en trois tomes, alors qu'Hélène Brodeur y fait un portrait critique de la colonisation du Nouvel-Ontario, en particulier du rôle du clergé et de la situation des femmes dans une société en pleine évolution.

Nearly four decades after the publication of the *Chroniques du Nouvel-Ontario* by Hélène Brodeur, it is time to take a closer look at this work, which has above all been read in terms of identity because of its subject, the history of northern Ontario's colonization, and because of its belonging to a minority literature. Indeed, critics overlooked an important aspect of this saga in three volumes, where Hélène Brodeur paints a critical portrait of the colonization of New Ontario, in particular the role of the clergy and the condition of women in a rapidly changing society.

1970. C'est l'année charnière qui, dans le contexte de la Révolution tranquille et de l'éclatement du Canada français suite à l'affirmation nationale québécoise, marque le début d'une littérature franco-ontarienne — et non plus canadienne-française — contemporaine. Comme les autres francophones habitant à l'extérieur du Québec, les Franco-Ontariens — ou les « Ontariens », comme on les nommait à la fin des années 1970, sans que ce nom se soit imposé — doivent redéfinir leur identité, ce qu'ils feront par des pratiques artistiques, en particulier le théâtre, la chanson et la littérature, puisque l'option politique, comme au Québec, n'était guère possible. Comme le formule Fernand Dorais, il fallait « [c]ompenser l'espace physique par l'espace culturel » (DORAIS 1984a, 68). C'est donc le moment d'une prise de parole — et ce n'est pas un hasard si c'est le nom de la première maison d'édition franco-ontarienne qui est fondée à Sudbury en 1973 — qui se fera d'abord par le théâtre et la poésie. En effet, les premiers romans de la génération d'écrivains franco-ontariens de l'époque contemporaine ne paraissent qu'au tournant des années 1980¹. Hélène Brodeur (1923-2010), avec la publication de *La quête d'Alexandre* (1981), premier tome des *Chroniques du Nouvel-Ontario*, est l'une des premières romancières de la

¹ En 1977, *Des gestes seront posés* de Jocelyne Villeneuve est le premier roman qui paraît chez Prise de parole ; le second, paru en 1980, est le best-seller *La vengeance de l'original* de Doric Germain. Par ailleurs, le premier roman de Gabrielle Poulin, *Cogne la caboche* paraît aux éditions Stanké en 1979, celui de Marguerite Andersen, *De mémoire de femme* aux éditions Quinze en 1982, la même année que *Temps pascal* de Daniel Poliquin chez Pierre Tisseyre, trois maisons d'éditions montréalaises.

littérature franco-ontarienne contemporaine, alors une jeune littérature qui se fait — pour paraphraser Gilles Marcotte — dans un contexte minoritaire.

À cette époque, outre le fait qu'il n'y a qu'une maison d'édition littéraire en Ontario français, l'une des conséquences d'appartenir à une institution littéraire en contexte minoritaire est l'influence que cette situation peut avoir sur l'horizon d'attente de la critique, qui aura tendance à privilégier une grille de lecture identitaire ou référentielle². Autrement dit, les œuvres qui retiennent l'attention sont celles qui abordent des thèmes liés à l'identité collective, et cette perspective agit comme une lorgnette à travers laquelle on lit les œuvres. Par conséquent, certaines œuvres ou certains aspects des œuvres sont laissés dans l'ombre. Justement, dans un article portant sur la situation des écrivaines en milieu francophone minoritaire, Lucie Hotte constate leur absence, du moins le peu d'œuvres publiées et le peu de reconnaissance critique de ces œuvres par l'institution littéraire. Dans sa conclusion, elle affirme la nécessité « de procéder à une archéologie de l'écriture au féminin en contexte minoritaire » (HOTTE 2014, 155), entre autres par des analyses de textes, pour mieux rendre justice à leurs œuvres. Or *La quête d'Alexandre* a reçu beaucoup d'attention de la part de la critique, en grande partie, comme le note Lucie Hotte, à cause du propos, soit la mise en récit de la colonisation du nord de l'Ontario au début du XX^e siècle, époque des pionniers qui a marqué l'imaginaire des Franco-Ontariens. Selon elle, « si le roman [d'Hélène Brodeur] trouve grâce aux yeux de la critique et s'il remporte le Prix Champlain, c'est essentiellement à cause de son propos identitaire et historique ainsi que de sa simplicité et non pas à cause de ses grandes qualités littéraires. » (HOTTE 2014, 153-4). *La quête d'Alexandre* a bientôt été mis au programme dans les écoles secondaires et l'est toujours dans certains établissements d'études secondaires et post-secondaires, alors que les deux tomes suivants, dont l'action se déroule entre 1930 et 1968, ont reçu beaucoup moins d'attention. De plus, la perspective critique que développe Hélène Brodeur dans l'ensemble de ses *Chroniques* est presque passée sous silence.

Aussi, près de quatre décennies après la publication de cette trilogie, il est temps de la relire pour rendre justice à l'œuvre d'une pionnière du roman en Ontario français qui pose un regard critique sur la colonisation du Nouvel-Ontario et attire notre attention sur la situation des femmes dans ce contexte. Pour ce faire,

² Voir l'article de Lucie Hotte, « Entre l'esthétique et l'identité : la création en contexte minoritaire », dans *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada : nouveaux enjeux, nouvelles mobilisations*, sous la dir. de Joseph Yvon Thériault, Anne Gilbert et Linda Cardinal, Montréal, Fides, 2008, p. 319-350, de même que l'analyse de la réception critique de deux pièces du dramaturge Michel Ouellette, Lucie Hotte et Johanne Melançon, « De French Town au Testament du couturier : la critique face à elle-même », *Theatre Research in Canada/Recherches théâtrales au Canada*, n° spécial : Michel Ouellette, vol. 28 n° 1, Printemps/Spring 2007, p. 32-53.

RELIRE LES *CHRONIQUES DU NOUVEL-ONTARIO* : PORTRAIT CRITIQUE DE LA
SITUATION DES FEMMES DANS LA COLONISATION DU NORD DE L'ONTARIO

on présentera ici brièvement la trilogie en rappelant la lecture identitaire ou référentielle que l'on en a faite, pour ensuite s'attarder à la perspective critique de l'œuvre brodeurienne, d'une part envers le projet de colonisation et du rôle du clergé, et d'autre part envers la condition des femmes, principalement à travers le personnage de Rose-Delima que l'on peut considérer comme étant l'*alter ego* d'Hélène Brodeur.

L'œuvre et sa réception critique ou comment la grille identitaire s'est imposée

Les *Chroniques du Nouvel-Ontario* mettent en scène la colonisation du nord de la province de l'Ontario, le « New Ontario », sorte de terre promise pour l'aventurier ou « l'habitant » en quête d'un avenir meilleur. Ce projet de colonisation du Nouvel-Ontario, une région à plus de 500 km au nord de Toronto qui inclut les basses terres du Nipissing et de la Grande Zone argileuse jusqu'à la Baie James, prend forme au tournant du XX^e siècle (1880-1930) avec la construction de nouveaux tronçons de chemin de fer et fait miroiter la prospérité grâce aux richesses naturelles (mines et forêts) que les agents du gouvernement viennent de découvrir, mais aussi grâce aux terres qui seraient idéales pour l'agriculture, alors que plus au sud celles-ci sont épuisées ou se font rares. En effet, à l'époque, « (l)a fièvre colonisatrice s'empar[e] de tous les gouvernements nord-américains, dont la volonté d'exploiter les vastes terres incultes du continent découle de l'idée que la vraie richesse des nations provient de l'agriculture. » (GERVAIS 1993, 64) De plus, chez les Canadiens-français, il faut juguler le mouvement migratoire vers les villes américaines — anglaises et protestantes — de la Nouvelle-Angleterre qui offrent des emplois dans leurs usines aux cultivateurs qui n'arrivent plus à nourrir leurs familles nombreuses dans le contexte d'une crise économique. Le projet sera mené par l'Église et le gouvernement avec des prêtres colonisateurs et prêtres-missionnaires³. Par ailleurs, ce mouvement de colonisation répond à la mission civilisatrice et évangélisatrice du peuple canadien-français que les élites du clergé catholique ultramontain ont formulé depuis le milieu du XIX^e siècle. Le clergé définit ainsi l'identité canadienne-française en faisant « ressortir des traits culturels particuliers comme la langue française et la foi catholique », éléments « associés à un modèle de société basé sur l'agriculture » (MARTEL 1997, 28). De plus, « [p]endant la première moitié du XX^e siècle, l'Église sera même l'institution

³ À ce sujet, on pourra lire l'article de Frédéric Lemieux, « Les missionnaires-colonisateurs "gouvernementaux" entre Église et État, 1911-1936 » dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, volume 72, n° 2, automne 2018, p. 41-68, qui montre bien le lien étroit entre l'Église et l'État au sein du projet de colonisation.

sociale franco-ontarienne la plus importante » (CHOQUETTE 1993, 201). Dans ce contexte, le rôle de la femme est d'être la gardienne de la langue, de la foi et de la famille pour assurer la survivance des Canadiens-français. Voilà la toile de fond des *Chroniques du Nouvel-Ontario*.

Pour écrire cette « saga romanesque à l'américaine » (MARCOTTE 1983, 150), Hélène Brodeur, qui a grandi à Val Gagné dans le nord de l'Ontario, s'inspire de ses souvenirs d'enfance, mais surtout elle s'appuie sur une recherche exhaustive dans les archives qui témoignent de cette époque, sur la lecture de nombreux journaux, de même que sur des entrevues qu'elle a menées auprès de pionniers de la région qui lui ont raconté leurs souvenirs⁴. Deux événements historiques encadrent le récit du premier tome, *La quête d'Alexandre*, soit le feu de forêt de 1911 dans la région de Porcupine (Timmins) et celui de 1916 à Matheson et Nushka (Val Gagné). L'action du second tome, *Entre l'aube et le jour* (1983) prend place une quinzaine d'années plus tard, de 1930 à 1938, et s'attarde principalement sur la vie de quatre jeunes de la seconde génération — soit les trois amis Donald Stewart, Jean-Pierre Debrettigny et Rose-Delima Marchessault, de même que le frère aîné de celle-ci, Germain — qui passent de l'enfance à l'adolescence pour devenir de jeunes adultes qui cherchent à améliorer leur sort sur fond de crise économique et de transformations sociales. Le troisième tome, *Les routes incertaines* (1986), couvre les trois décennies suivantes, de 1938 à 1968, et nous permet de suivre l'évolution de la société franco-ontarienne à travers les mêmes personnages qui s'établissent dans des villes (Ottawa et Toronto), avec comme toile de fond la seconde Guerre mondiale et l'affirmation d'un nationalisme canadien-français, encore fortement influencé par le clergé, avec entre autres l'Ordre de Jacques-Cartier, société secrète vouée à la promotion des « intérêts religieux, sociaux et économiques des Canadiens-français »⁵.

L'aspect historique très documenté de l'œuvre, qui contribue à la construction d'une identité collective, est ce que la majorité des critiques vont retenir de la saga brodeurienne. Par exemple, lors de la parution de *La quête d'Alexandre*, le critique franco-ontarien Paul Gay, du journal *Le Droit* d'Ottawa, en fait une lecture essentiellement référentielle : « Expression du Nouvel-Ontario, *Chroniques* abonde à chaque page, à chaque ligne pourrait-on dire, en détails particuliers à l'Ontario-Nord, en traits de mœurs bien caractérisés » (GAY 1981, 10-11). Par ailleurs, pour Yolande Gris, l'une des premires avoir enseign la

⁴ Elle en tmoigne dans l'entrevue accorde Beatriz Mangada Caas dans son ouvrage caractre pdagogique (2003, 137-146).

⁵ Voir l'article « Ordre de Jacques Cartier », sur le site de l'Encyclopdie canadienne l'adresse : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/ordre-de-jacques-cartier>. [Page consulte le 20 avril 2020]

RELIRE LES *CHRONIQUES DU NOUVEL-ONTARIO* : PORTRAIT CRITIQUE DE LA
SITUATION DES FEMMES DANS LA COLONISATION DU NORD DE L'ONTARIO

littérature franco-ontarienne à l'Université d'Ottawa et à qui l'on doit la première anthologie de la littérature franco-ontarienne, il s'agit là d'un roman « profondément ontariois » (GRISÉ 1981, 18), qui « confirme l'existence de l'écriture littéraire en Ontario français et affirme l'originalité de son dire » (GRISÉ 1981, 18)⁶. À ces comptes rendus, il faut ajouter l'analyse d'Annie Bray qui a consacré une thèse de maîtrise à « l'inscription de l'histoire dans la trilogie d'Hélène Brodeur » où elle établit un lien entre le choix du roman historique et

la situation particulière aux groupes minoritaires. En effet, les « minorités », dont la survie même est objet d'inquiétudes, ressentent un besoin impératif de renouer avec leur passé, avec leur histoire. Contrairement au simple roman-divertissement, le roman historique, reflet de leurs racines, du quotidien de leurs ancêtres constitue un adjuvant précieux et efficace dans cette quête identitaire, pour peu que la dimension historique soit crédible. (BRAY 2000, 127)

Enfin, dans son étude des *Chroniques*, Beatriz Mangada Cañas établit ce même lien : « Le développement sociohistorique de la région devient le fil conducteur de la trilogie. [...] En ce sens, l'œuvre a contribué à alimenter la mémoire historique et à raffermir l'identité franco-ontarienne. » (MANGADA CAÑAS 2003, 132) On le voit, l'aspect identitaire du projet brodeurien domine la réception critique.

Il ne faut certes pas s'étonner que cette grille de lecture référentielle ait prévalu, d'abord à cause du contexte de la publication, celui d'une littérature « régionale »⁷ du début des années 1980 en périphérie de l'institution littéraire québécoise, où l'ensemble des œuvres est jugé à l'aune de l'expression d'une identité collective, désormais franco-ontarienne. Cette perspective a aussi pu être

⁶ Pourtant, Laure Hesbois, de l'Université Laurentienne, remet encore en doute l'existence d'une littérature franco-ontarienne dans un article paru dans la *Revue du Nouvel-Ontario* consacré à la production de la maison d'édition Prise de parole en 1982. Quant à Yolande Grisé, elle insiste sur cet aspect, quelques années plus tard, dans un article qu'elle intitule « Hélène Brodeur : Une romancière au service de notre histoire ». (GRISÉ 1987, 26-27).

⁷ Selon René Dionne, « [l]a littérature régionale se définit comme étant la somme des œuvres produites par une région ou portant sur cette région. » (DIONNE 1993, 23). La littérature franco-ontarienne est donc une littérature régionale — au même titre que la littérature acadienne et les littératures francophones de l'Ouest —, qu'il faut distinguer d'une littérature régionaliste (DIONNE 1993, 28-29). Dionne reprend cette même idée quelques années plus tard en insistant sur l'aspect identitaire de ces littératures alors que les qualificatifs (franco-ontarienne, acadienne, etc.) « servent à qualifier soit des identités que le terme québécois ne peut plus absorber, soit des littératures qui s'affranchissent de la québécoise et s'enracinent dans des terres régionales sans les soustraire pour autant à leur canadianté. » (DIONNE 1998, 207-208)

encouragée par la page couverture de la première édition de *La quête d'Alexandre* qui propose, au premier plan, l'image d'une locomotive à vapeur, symbole s'il en est de la colonisation au tournant du XX^e siècle au Canada. À cela, on peut ajouter l'avant-propos d'Hélène Brodeur qui résume ainsi la visée de sa trilogie :

Dans ce livre, à travers des personnages imaginaires, j'ai voulu faire revivre une époque révolue de l'histoire de l'Ontario-Nord, région qui s'étend de North Bay à Cochrane et au delà [*sic*] et que l'on appelait autrefois le Nouvel-Ontario. (BRODEUR 2011, 7)

Enfin, le roman historique, genre littéraire auquel se rattachent les *Chroniques du Nouvel-Ontario*, et le propos du premier tome qui raconte la vie des pionniers du Nouvel-Ontario, avec de nombreuses descriptions détaillées des paysages du Nord et des références explicites et exhaustives à son histoire, ont largement contribué à cette lecture qu'ils appelaient.

Cependant ces « chroniques » à l'allure objective, avec une voix narrative omnisciente et une distance par rapport aux événements avec un ancrage au passé simple, ne le sont pas autant qu'on pourrait le croire, et les trois tomes de la trilogie tiennent davantage de la fiction, tout en s'appuyant sur un solide cadre historique. Hélène Brodeur a d'ailleurs justifié son choix du roman plutôt que l'autobiographie, en invoquant que ce genre littéraire « accorde une liberté que les autres genres n'autorisent pas ». (MANGADA CAÑAS 2003, 138) En effet, si certains critiques ont remis en question l'emploi du terme « chroniques » pour désigner la trilogie, retenant le sens historique et littéraire du genre de la chronique, soit une suite d'événements ou de faits rapportés de façon chronologique de la manière la plus objective possible, ils et elles en oublient la dimension journalistique — après tout Hélène Brodeur a été journaliste pigiste — qui ouvre à la subjectivité et à la possibilité de tenir un discours critique par rapport aux événements et aux faits évoqués. Comme le note Doric Germain dans la préface à la réédition des *Chroniques du Nouvel-Ontario* en 2011, répondant à la critique que fait René Dionne de l'emploi du terme « chroniques »,

cet emploi était parfaitement justifié dans son sens ancien de « recueil de faits historiques rapportés dans l'ordre de leur succession » (*Le Robert*) et dans celui plus moderne d'article d'opinion. Peut-être Hélène Brodeur a-t-elle voulu simplement indiquer qu'elle ne resterait pas neutre devant les faits qu'elle raconte. (GERMAIN 2011, 11)

D'ailleurs, la romancière ne s'est jamais cachée d'avoir voulu raconter l'histoire de la colonisation du Nouvel-Ontario de façon critique, sans l'enjoliver — « tout le reste est vrai » écrit-elle dans son avant-propos précisant qu'elle n'a

RELIRE LES *CHRONIQUES DU NOUVEL-ONTARIO* : PORTRAIT CRITIQUE DE LA
SITUATION DES FEMMES DANS LA COLONISATION DU NORD DE L'ONTARIO

modifié que le nom des trois villages où se déroule l'action. Sa trilogie est en effet très critique envers ce projet de développement de l'Ontario-Nord, et c'est surtout le rôle du clergé qui est visé. Hélène Brodeur avoue d'ailleurs en entrevue qu'elle est profondément anticléricale⁸.

Perspective critique I : la colonisation et le rôle du clergé

Ainsi, peu de chroniqueurs ont signalé la perspective critique adoptée par Hélène Brodeur, bien que Gabrielle Poulin le suggère dans son compte rendu du premier tome :

Aux pionniers francophones du Nouvel Ontario [*sic*], à leurs ancêtres du Québec et à leurs descendants, où qu'ils se trouvent, Hélène Brodeur présente, comme un miroir rempli de leurs ombres vivantes, ces pages dans lesquelles elle ne craint pas de *réinventer* la vérité. (POULIN 1983, 18-19 ; je souligne)

C'est ce même constat, affirmé avec plus de force encore, que fait Michel Denance pour son compte rendu d'*Entre l'aube et le jour*, le second tome de la trilogie. Selon lui, la romancière évite le piège du « folklore », c'est-à-dire d'une idéalisation de la colonisation,

parce qu'elle dépasse l'anecdote. Elle ne se contente pas d'un relevé descriptif et exotique des coutumes et façons de parler des Néo-Ontariens [*sic*]. Ses personnages, indirectement, *dénoncent* l'absurde colonisation d'un territoire invivable, lancée par des politiciens irresponsables, eux-mêmes soutenus par un clergé chauvin et oppressant. (DENANCE 1984, 15 ; je souligne)

Hélène Brodeur ne s'en cache d'ailleurs pas à Beatriz Mangada Cañas lorsqu'à la question

Quand on referme le troisième volume des *Chroniques*, on a l'impression que le nord de l'Ontario n'était qu'un beau rêve qui s'est évanoui. Est-ce vraiment ce que vous pensez de la colonisation ?

elle répond :

Certainement. D'abord, c'étaient les missionnaires colonisateurs qui avaient commencé ça. C'étaient des exaltés qui n'avaient pas de sens

⁸ Voir Mangada Cañas, Beatriz C. *Hélène Brodeur*, coll. « Voix didactiques. Auteurs ». Ottawa, Les éditions David, 2003, p. 145.

JOHANNE MELANÇON

pratique. [...] Des idéalistes. [...] [I]ls n'avaient pas vu la forêt dans le Nord, ni le climat. [...] Le beau temps arrivait fin juin, et fin août, on commençait à craindre la gelée. C'était pas raisonnable. [...]. (MANGADA CAÑAS 2003, 143-4)⁹

Le premier tome de la trilogie regorge d'exemples qui dénotent cette critique du projet de colonisation basé sur une agriculture de survivance, comme cette exclamation d'Eugène Marchessault, le modèle du « cultivateur » québécois venu trouver un monde meilleur, sur les conseils de son curé, dans le nord de l'Ontario. À la fin du premier tome des *Chroniques*, après le passage du feu de 1916 qui a tout détruit, son cri du cœur est éloquent :

Tout était anéanti, tout ce qu'il avait acquis au prix de cinq années de labeur acharné. Une immense colère s'empara de lui. Levant ses poings crispés vers le ciel, il cria : « Maudit pays d'enfant de chienne ! Si la terre a un trou de cul, c'est icitte, dret icitte ! » (BRODEUR 2011, 367)

Ce n'est d'ailleurs pas la seule fois qu'il maudira sa terre et sa patrie d'adoption, comme en témoigne aussi ce commentaire au début du second tome, 15 ans plus tard :

— Y a pas à dire, si la terre a un trou de cul, c'est ben icitte, déclara-t-il avec une conviction profonde. De la neige et de la grêle un 15 juin, voyez-vous ça ! Mon grain qui commence tout juste à lever. (BRODEUR 2012, 21)

Cette colère récurrente d'Eugène Marchessault, cette fois-ci teintée de résignation, témoigne à la fois d'une « haine amoureuse »¹⁰ envers la terre qui n'a pas de fondement rationnel et d'un mouvement spontané que dicte le « bon sens » qui, selon la romancière, manquait aux missionnaires-colonisateurs. Il suggère aussi la nécessité de remettre en question le discours du clergé. La critique de la colonisation telle que conçue par le clergé est une constante dans l'œuvre

⁹ Rappelons que les missionnaires colonisateurs étaient des ecclésiastiques embauchés par le gouvernement. Ces fonctionnaires, tout comme les prêtres colonisateurs, avaient pour fonction d'« activer et de coordonner en région l'implantation de colons dans le cadre paroissial traditionnel ». (LEMIEUX 2018, 42). En effet, à l'époque, « [l]a colonisation se présente à la fois comme une œuvre nationale et comme un devoir religieux » (GERVAIS 1993, 67).

¹⁰ C'est ce que constate Alexandre qui « s'étonnait toujours de cette espèce de haine amoureuse qu'Eugène témoignait envers sa terre; envers Sesekun, envers le Nouvel-Ontario. Il l'avait remarqué chez beaucoup de gens qui se plaignaient, rouspétaient, déblatéraient; mais n'abandonnaient pas [...] À vrai dire, beaucoup s'en allaient, mais ceux qui demeuraient semblaient liés par une attirance inexplicable qui se muait en lutte, en corps à corps, où l'homme mesurait son courage à la dureté de ce pays sans pitié. » (BRODEUR 2011, 343)

RELIRE LES *CHRONIQUES DU NOUVEL-ONTARIO* : PORTRAIT CRITIQUE DE LA
SITUATION DES FEMMES DANS LA COLONISATION DU NORD DE L'ONTARIO

brodeurienne et elle s'exprime dans d'autres projets d'écriture, comme ce scénario d'un épisode d'une série télévisée portant sur l'Ontario français qu'elle a écrit tout juste après la publication du premier tome des *Chroniques* :

[J]'avais mis en scène un des pères colonisateurs les plus connus dans le Nord, le père Paradis [...]. Je lui faisais exposer ses thèses : il disait qu'il suffisait de couper la forêt et de planter de la vigne pour avoir des vignobles et du vin. Et pendant qu'il parlait, la neige commençait à tomber. (MANGADA CAÑAS 2003, 137)

Le regard critique qu'Hélène Brodeur pose sur la colonisation du Nouvel-Ontario, indissociable de son anticléricalisme, souligne le fait que le clergé soit déconnecté de la réalité des fidèles, mais surtout il dénonce l'intolérance, le fanatisme et le dogmatisme de la religion. C'est ce que dévoile par exemple le portrait peu flatteur du curé d'Argent dont l'abnégation et la visée missionnaire sont présentées de façon tout à fait caricaturale, et dont l'absence de sens commun est souligné par l'incongruité de son premier sermon aux allures d'« une dissertation qui aurait été plus appropriée pour les étudiants en théologie de Saint-Anicet que pour les rudes ressortissants de Sesekun [...] ». (BRODEUR 2011, 273) Bien loin d'être à l'écoute de ses paroissiens et aveuglé par son dogmatisme, le curé d'Argent affiche une attitude d'intolérance lors du baptême de Rose-Delima. La mère, Alma Marchessault, insiste pour que sa voisine Rose Stewart, anglophone et protestante, qui l'a aidée à mettre au monde le bébé en plein hiver et en pleine tempête, en soit la marraine. Le curé refuse tout net : « [o]n ne peut confier ce soin à une hérétique. [...] Inutile d'en discuter, c'est interdit. À moins que madame Stewart veuille se convertir au catholicisme » (BRODEUR 2011, 269). L'intolérance, et la violence qui l'accompagne, sont aussi dénoncées dans la juxtaposition de deux événements à caractère festif et populaire mais également patriotique et hautement symbolique : le défilé de la Saint-Jean-Baptiste du 24 juin pour les Canadiens français catholiques et celui du Glorieux 12 des Orangistes protestants, le 12 juillet. Pour dénoncer le fanatisme religieux, la romancière choisit de mettre en scène deux enfants, l'un catholique et l'autre protestant, deux jeunes garçons qui, ensemble, jouent innocemment des pièces de leurs folklores respectifs. Pour eux, ce n'est que de la musique. Évidemment il est inimaginable que le jeune catholique accompagne le jeune protestant sur la place publique pour interpréter un hymne patriotique. Pourtant, le jour des célébrations du Glorieux 12, les deux amis ont manigancé pour se retrouver, et le violon de l'un, en habit de premier communiant, emboîte le pas à la clarinette de l'autre dans le défilé. Le père de l'un invective celui de l'autre, une bagarre s'ensuit et lorsque le calme est rétabli, l'image qui clôt l'épisode est éloquente : « [d]ans la poussière du chemin, parmi les oriflammes déchirées et les débris du combat,

gis[ai]ent un violon éventré et une clarinette brisée. » (BRODEUR 2011, 156) La romancière dénonce de façon tout aussi convaincante le caractère factice de la religion à travers le personnage d'Alexandre, destiné à la prêtrise sans l'avoir voulu, lorsque « le doigt de Dieu s'était appesanti sur lui » (BRODEUR 2011, 29), sans que l'on ait pensé à lui demander son avis pour l'envoyer au séminaire, et qui finit par prononcer ses vœux après un détour dans le Nord de l'Ontario où, séminariste en congé et à la vocation incertaine, il a été l'amant d'une femme mariée, anglophone et protestante.

Perspective critique II : réflexion critique sur la situation des femmes

Le regard critique de la romancière envers le projet de colonisation du Nouvel-Ontario et l'ensemble de la société s'attarde aussi sur la situation des femmes, en particulier à travers le personnage féminin principal, Rose-Delima Marchessault, née en février 1915. Même si sa naissance précède de près d'une décennie celle d'Hélène Brodeur, on peut la considérer comme son *alter ego*, ce qu'affirme d'ailleurs la romancière :

Quand Rose-Delima enseigne dans la petite école rurale, tout cet épisode est basé sur des souvenirs personnels, car j'ai moi-même enseigné dans une école semblable. Toute la vie de Rose-Delima dans le deuxième volume suit ma vie à moi. (MANGADA CAÑAS 2003, 144)

Cet aspect des *Chroniques* n'a pas été relevé par la critique, sauf dans le compte rendu critique de Michel Denance qui affirme que, dans sa trilogie,

H. Brodeur montre aussi l'oppression des femmes dans ce milieu de colons : les tâches sont complètement séparées, la femme choisit à peine son époux et elle a pour seule compensation la réussite de son fils. Les études de la jeune fille, Rose-Délina, sont sacrifiées mais celle-ci suivra sa petite bonne femme de chemin et décrochera une certaine indépendance... Lueur d'espoir... (DENANCE 1984, 15)

Pour bien comprendre le sens et la portée du personnage de Rose-Delima, il faut rappeler le contexte de l'époque dans le Nouvel-Ontario, pays de colonisation dont l'organisation sociale est dominée par le clergé dont l'idéologie ultramontaine n'a pas changé depuis au moins un siècle : soit la femme devient mère de famille, soit elle entre au couvent (CHOQUETTE 1993, 220-221). Si cet aspect des *Chroniques* brodeuriennes n'a pas retenu l'attention, c'est peut-être parce qu'il apparaît surtout dans le second tome de la trilogie, *Entre l'aube et le*

RELIRE LES *CHRONIQUES DU NOUVEL-ONTARIO* : PORTRAIT CRITIQUE DE LA
SITUATION DES FEMMES DANS LA COLONISATION DU NORD DE L'ONTARIO

*jour*¹¹, où le fil du récit suit la vie de Rose-Delima Marchessault, de l'adolescence au début de l'âge adulte. La romancière en fait l'exemple d'une jeune fille puis d'une jeune femme déterminée qui ose rêver et fait preuve de résilience. Dans les années 1930, dans le Nouvel-Ontario, la posture du personnage fait figure d'exception tout en restant crédible.

Ainsi, Rose-Delima veut profiter pleinement de la vie, « comme un garçon » (BRODEUR 2012a, 26). Si normalement elle se plie au rôle traditionnel qui lui est assigné, par exemple servir, avec sa mère, la famille à table, puis manger « à la hâte entre deux services » (BRODEUR 2012a, 23), pour ensuite laver la vaisselle, elle ose parfois remettre en question ce rôle qu'elle doit tenir alors qu'elle souhaite plutôt accompagner ses inséparables amis — deux garçons — Donald Stewart et Jean-Pierre Debrettigny à la pêche :

Rose-Delima regardait l'horloge. Donald et Jean-Pierre devaient être sur le point de partir pour la pêche.

— Maman, demanda-t-elle, est-ce que je pourrais faire ma vaisselle en revenant ?

— En revenant d'où ? demanda Alma.

— J'ai promis à Donald et à Jean-Pierre d'aller à la pêche avec eux.

— Mais non, t'as pas le temps. Une fois la table dégreyée et la vaisselle lavée, ça va être quasiment le temps de partir pour l'église pour le salut du Saint Sacrement. C'est bon pour Donald, ça, c'est un protestant. [...]

Voyons, Lima, sois raisonnable, gronda sa mère. T'es pas un garçon. Dépêchons-nous de finir notre ouvrage. Faut quand même pas être en retard pour le salut.

Rageusement, Rose-Delima se mit à laver la vaisselle tout en guettant par la fenêtre si elle n'apercevrait pas les garçons descendant vers la rivière. [...] « *Un jour, se dit-elle, je serai grande. Et alors, je ne serai plus raisonnable. Je serai libre, libre comme un garçon.* » (BRODEUR 2012a, 25-6; je souligne).

Plus que de souligner quel doit être le rôle des femmes, cet échange entre Rose-Delima et sa mère nous apprend que le premier obstacle à la liberté de la jeune fille est la religion qui lui dicte son rôle social et son emploi du temps. Ne « pas être en retard pour le salut » est la principale raison que la mère oppose à sa fille, et deux fois plutôt qu'une, soulignant aussi que Donald « est un protestant », alors que le commentaire « [t]'es pas un garçon » semble secondaire. Pourtant,

¹¹ La traduction en anglais de ce tome porte le titre *Rose-Delima : A Saga of Northern Ontario, Book Two*, confirmant que c'est sur le cheminement de Rose-Delima qu'Hélène Brodeur s'attarde.

c'est cet aspect que retient Rose-Delima, comme si pour elle il s'agissait du principal obstacle. D'ailleurs, pour pouvoir profiter de cette liberté, elle doit aussi affronter les préjugés de Jean-Pierre qui

songeait à la pêche du lendemain avec Donald. S'il était chanceux, Rose-Delima serait occupée et ne pourrait pas venir avec eux. Il n'avait jamais compris pourquoi Donald la laissait toujours le suivre. Il n'avait rien contre Rose-Delima, sauf que c'était une fille. (BRODEUR 2012a, 21)

Rose-Delima affirme aussi son désir de liberté, qu'elle associe à faire « comme un garçon », en portant des pantalons, ce qui scandalise sa mère :

Rose-Delima avait promis à Paul qu'elle l'aiderait. Elle s'était achetée un pantalon et, quand sa mère l'avait vue descendre ainsi vêtue, ç'avait été le scandale.

— Mon doux Seigneur, s'il fallait que monsieur le curé te voie comme ça ! Tu vas pas sortir de la maison habillée en garçon ?

— Voyons, maman, tu crois pas que je suis plus décente comme ça pour m'asseoir sur le râteau qu'avec une jupe que le vent va me relever jusqu'aux oreilles ? (BRODEUR 2012a, 187)

Encore une fois, c'est la religion (« monsieur le curé ») qui dicte l'interdiction et la réprimande de la mère, le pantalon étant encore à l'époque considéré comme un vêtement masculin. Cependant, à cet argument de sa mère, la fille oppose le bon sens — elle sera « plus décente » —, soulignant le ridicule de la situation. C'est que Rose-Delima est déterminée : plutôt que de suivre les traces de sa mère ou de celle qu'elle appelle sa tante Rose, elle souhaite étudier pour devenir institutrice. Toutefois, la seule possibilité qui s'offre à elle pour poursuivre ses études gratuitement, c'est d'aller au *high school*, ce qui constitue un obstacle important, presque insurmontable :

Elle courut dans la cuisine d'été, où sa mère s'affairait à la cuisinière.

— Maman, j'ai passé mes entrées. Maintenant je pourrai aller au *high school*.

— Tu sais bien qu'y faudra que ton père demande à monsieur le curé, dit Alma. C'est une école anglaise et protestante après tout.

— C'est quand même mieux que de ne pas aller à l'école du tout !

— Reste à voir, répliqua sa mère d'un ton sentencieux. (BRODEUR 2012a, 29)

Plutôt que la langue, comme on aurait pu le penser en situation minoritaire, encore une fois, l'obstacle est d'abord le clergé : il faut demander la permission à « monsieur le curé ». De plus, la réponse que fait Alma Marchessault

RELIRE LES *CHRONIQUES DU NOUVEL-ONTARIO* : PORTRAIT CRITIQUE DE LA
SITUATION DES FEMMES DANS LA COLONISATION DU NORD DE L'ONTARIO

à sa fille souligne combien elle est doublement brimée dans sa liberté : non seulement il faut qu'elle obtienne l'assentiment de son père, mais son père lui-même doit avoir obtenu celui du curé. Pourtant si son père, tout autant que sa mère, doute du bien-fondé de cette aspiration de Rose-Delima, il n'ose s'y opposer :

Alma la regarda monter, puis elle soupira.

— J'espère que monsieur le curé va dire oui. Elle y tient tellement.

— Tu y es pas allée dans les grandes écoles, toi. Y a moyen de faire sa vie sans ça, bougonna Eugène.

— Tu sais bien que dans mon temps c'était pas possible. Mais les temps changent, Eugène. Ça serait fin si elle pouvait faire une maîtresse d'école. Sans compter qu'à [*sic*] ferait des bons salaires. » (BRODEUR 2012a, 38)

Cette fois, c'est la mère qui invoque le « bon sens » : si Rose-Delima poursuit ses études, elle aura un meilleur avenir (un salaire) — n'est-ce pas pour cette raison que les Marchessault sont venus s'établir dans le Nord de l'Ontario ? De plus, elle fait remarquer à son mari que « les temps changent », alors que le clergé reste tourné vers le passé¹². Il faut dire que les changements sociaux se font bien lentement dans ce lieu de colonisation et Alma et Eugène Marchessault ne sont pas les seuls à avoir de la difficulté à comprendre les aspirations de la nouvelle génération ; le père de Jean-Pierre Debrettigny, qui voudrait bien que son fils lui succède au magasin général, s'en étonne tout autant : « Même les filles, maintenant. La fille à Eugène Marchessault, Rose-Delima, parlait d'aller au *high school* de Bowman. C'était à n'y rien comprendre. » (BRODEUR 2012a, 15) Mais au bout du compte, dans cette société sous l'emprise du clergé catholique, c'est le curé qui a le dernier mot, comme l'illustre l'épisode où Eugène Marchessault se rend au presbytère accompagné de sa fille pour soumettre sa demande au curé d'Argent. Celui-ci est d'abord étonné de cette visite, considérant qu'à 15 ans, Rose-Delima est trop jeune pour se marier. Sa réaction spontanée montre bien à quel point il tient pour acquis que l'ordre social édicté par le clergé n'est pas à remettre en question et sa méprise en dit long sur l'étendue de l'emprise du curé sur tous les aspects de la vie de ses paroissiens. Tout de suite cependant le père de Rose-Delima, après avoir appris au curé que sa fille a réussi

¹² À ce sujet, Marcel Martel rappelle que lors d'une conférence prononcée à Québec en 1937, l'abbé Lionel Groulx « invite les Canadiens français à renouer avec le passé et il préconise une véritable politique de promotion de l'agriculture et de colonisation pour reconstituer la base rurale. » (MARTEL 1997, 38).

JOHANNE MELANÇON

ses examens de 8^e année « avec grande distinction », précise la raison pour laquelle il a sollicité cet entretien :

— Alors, monsieur le curé, c'est qu'a voudrait continuer. A voudrait aller à l'école de Bowman en septembre.

Le visage du curé se fit sévère.

— Quoi, dit-il, elle veut aller au *high school*, dans une école protestante et anglaise ? Jamais !

Rose-Delima pâlit.

— Mais alors, dit-elle d'une voix étranglée, qu'est-ce que je peux faire pour continuer mes études ?

— Tu peux aller dans nos écoles françaises et catholiques, ma fille. Les sœurs de l'Assomption ont un très bon pensionnat à Haileybury. Elles forment de bonnes institutrices tant religieuses que laïques et de bonnes mères de famille. (BRODEUR 2012a, 40)

Or la solution du curé n'est pas une option pour la famille Marchessault parce qu'Eugène, qui vient d'acheter une terre à crédit en pensant, comme il se doit, à l'établissement de ses fils, ne peut payer la pension. Mais le curé, au nom des valeurs chères au clergé et à sa mission en terre d'Amérique, n'en démord pas :

— Alors, il faut y renoncer pour le moment, trancha le curé. Encore, s'il s'agissait d'un garçon. Mais la femme, c'est le cœur du foyer. Tant que la mère reste catholique et française, on n'a rien à craindre. Le foyer le restera. (BRODEUR 2012a, 40)

Le curé résume ainsi la doctrine de l'Église catholique ultramontaine : le rôle de la femme doit être celui de la gardienne de la foi, de la langue, de la famille. Même après le départ précipité de Rose-Delima en larmes, le curé reste inflexible et c'est lui qui aura le dernier mot, malgré une objection du père Marchessault, tout de même sensible aux aspirations de sa fille :

— Ça va faire ben de la peine à Rose-Delima, commença-t-il.

Le curé se leva pour signifier que la visite était finie.

— Mais non, Eugène. Fais-toi-z-en pas pour ta fille. Les chagrins, ça dure pas longtemps à son âge. Qu'elle apprenne à travailler avec sa mère et bientôt on la mariera à un bon cultivateur. (BRODEUR 2012a, 40-41)

Ce n'est pourtant pas le sort que réserve Hélène Brodeur à son *alter ego*. Plutôt, avec l'aide de son frère aîné Germain, qui sera toujours là pour l'appuyer financièrement et moralement, Rose-Delima réalise son rêve de devenir enseignante avec pour objectif d'améliorer le sort des jeunes de son village. Par

RELIRE LES *CHRONIQUES DU NOUVEL-ONTARIO* : PORTRAIT CRITIQUE DE LA
SITUATION DES FEMMES DANS LA COLONISATION DU NORD DE L'ONTARIO

contre, après une année d'enseignement, elle est amèrement déçue et elle doit se rendre à l'évidence que cette fois-ci, elle ne réussira pas à franchir l'obstacle qui se dresse devant elle : c'est toute la société — la pauvreté qui force les jeunes garçons à aller travailler aux chantiers l'hiver plutôt que de venir à l'école, la toxicomanie, l'accès limité à l'éducation et surtout le peu d'importance qu'on lui accorde — qui rend son projet irréalisable.

Dès lors, résiliente et déterminée, Rose-Delima décide de poursuivre ses études et sa vie de jeune adulte à Ottawa : c'est ce que met en scène le troisième tome des *Chroniques, Les routes incertaines*. Mais plus que la poursuite de ses études et son accession à une carrière dans la fonction publique fédérale, c'est la façon dont elle mène sa vie personnelle et amoureuse qui doit ici retenir l'attention. À Ottawa, à la fin des années 1930, Rose-Delima ose vivre librement sa passion amoureuse pour Donald Stewart, son ami d'enfance et son premier amour d'adolescente, bien qu'elle doive en assumer, seule, les lourdes conséquences. En effet, ayant passé la fin de semaine avec Donald et ayant découché, elle a enfreint les règles du pensionnat où elle réside avec pour résultat qu'elle en est expulsée. Plus encore, on lui refuse, à six semaines de la fin de l'année académique, l'accès aux examens universitaires. Rose-Delima se présente alors, sur les conseils d'une amie, aux examens d'entrées des fonctionnaires et trouve un emploi. (BRODEUR 2012b, 52-53) À partir de ce moment, elle vit seule dans un appartement dont les propriétaires, « deux dames d'un certain âge » exigent qu'« elle m[ène] une vie conforme à la morale » et lui indiquent « que si elle recevait des visiteurs de sexe masculin, les bonnes mœurs exigeaient qu'ils se retirent avant dix heures du soir. » (BRODEUR 2012b, 52). Aussi, lorsqu'elle reçoit Donald chez elle et qu'il repart après le couvre-feu que les bonnes mœurs exigent, elle est à nouveau mise à la porte. (BRODEUR 2012b, 66-69) À l'évidence, la jeune fille catholique doit obéir à des règles beaucoup plus strictes qu'une jeune femme protestante.

Rose-Delima paie donc cher l'affirmation de sa liberté et de son indépendance, mais, ambitieuse, elle fait « sa petite bonne femme de chemin » (DENANCE 1984, 15) et gravit les échelons dans la fonction publique :

[...] elle avait réussi le concours d'examineur adjoint à la Commission du Service civil. Cela voulait dire qu'elle aurait un meilleur salaire et qu'après un certain laps de temps elle pourrait aspirer à quitter le rang de simple soldat pour atteindre celui d'officier et devenir elle-même examinateur. (BRODEUR 2012b, 104)

Dans un monde d'hommes, elle arrive à défendre son intégrité de femme — elle échappe de justesse à un viol à son lieu de travail (BRODEUR 2012b, 104) —, de même que son identité francophone — elle se rebiffe lorsqu'on lui rappelle qu'il est interdit de parler français au travail (BRODEUR 2012b, 54) —, et elle n'hésite pas à aider les nouvelles recrues qu'elle doit former (*RI*, 53). Sûre d'elle, Rose-Delima impose le respect, même à M. Lophed, personnage « dyspeptique et bilieux » (BRODEUR 2012b, 53). En effet,

[c]hose curieuse, alors qu'il déversait sa bile sur d'autres employées, il se montrait toujours poli avec Rose-Delima, tant il est vrai que les victimes apeurées réveillent parfois le bourreau qui sommeille dans bien des hommes. (BRODEUR 2012b, 53)

De plus, Rose-Delima se montre également indépendante et audacieuse dans sa vie personnelle en faisant l'acquisition d'une vieille maison de ferme à la campagne qu'elle entreprend de rénover elle-même (BRODEUR 2012b, 136).

Pourtant, si la jeune femme affiche assurance et indépendance dans sa vie professionnelle et sa vie personnelle, il en va autrement de sa vie amoureuse alors qu'elle n'arrive pas à se détacher de sa passion pour Donald Stewart même s'il est désormais marié. S'affranchir de cet amour impossible et malheureux constituera la dernière étape dans la quête de sa liberté. Elle y arrivera grâce, encore une fois, à son frère Germain qui lui rappelle qu'elle est « une fille du Nord » et qu'elle doit reprendre sa vie en main (BRODEUR 2012b, 107), mais grâce surtout à Jean-Pierre Debrettigny qui l'invite à suivre son exemple et insiste, lui aussi, pour l'amener à reprendre sa vie en main (BRODEUR 2012b, 149), l'exhortant à s'affranchir de l'emprise que Donald a toujours eu sur eux deux (BRODEUR 2012b, 148-149). Rose-Delima choisit finalement, après avoir longtemps hésité, d'unir sa destinée à Jean-Pierre Debrettigny pour fonder une famille et retourner vivre dans le Nord où il a décidé d'ouvrir un cabinet de médecin. Elle se réconcilie ainsi avec le pays qui l'a vu naître. Faut-il y voir un certain conformisme? À l'époque, dans sa situation — milieu rural de colonisation, emprise du clergé sur toute l'organisation sociale — en tant que femme, elle avait déjà réussi à briser plusieurs barrières.

La conclusion de la trilogie pose un constat clair : la société canadienne-française — bientôt franco-ontarienne — a changé, et les femmes pourront ou sauront y prendre leur place, et ce sera à la génération suivante de poursuivre cette quête de liberté et d'indépendance. C'est du moins ce que suggère le regard que Rose-Delima pose sur sa fille Julie, une passionnée qui a besoin « de toujours gagner, en tout » (BRODEUR 2012b, 222) et sur la fille de sa sœur Bernadette, Monique, « un vrai petit chef de groupe » (BRODEUR 2012b, 220), sans compter

RELIRE LES *CHRONIQUES DU NOUVEL-ONTARIO* : PORTRAIT CRITIQUE DE LA
SITUATION DES FEMMES DANS LA COLONISATION DU NORD DE L'ONTARIO

la plus jeune fille de Germain, Louise, qui, de l'avis de son père, « ruerait dans les brancards » (BRODEUR 2012b, 220).

Conclusion

Les *Chroniques du Nouvel-Ontario* d'Hélène Brodeur se terminent à l'aube d'événements qui transformeront profondément la société franco-ontarienne. L'œuvre participe aussi à l'essor du roman dans la littérature franco-ontarienne contemporaine. Aux lecteurs et aux lectrices, la romancière propose une histoire réaliste et résiliente de la colonisation du Nouvel-Ontario. Comme l'a bien noté la réception critique, elle a certes contribué à la construction d'une identité franco-ontarienne. Mais elle a surtout adopté un point de vue critique envers l'histoire qu'elle « réinvente », ce qu'une lecture à partir d'une grille identitaire ou référentielle n'avait pas mis en lumière jusqu'ici. De plus, ce regard critique que la romancière pose sur un pan de l'histoire des Franco-Ontariens ne met pas tant en évidence la question linguistique qui est au cœur des préoccupations et des revendications en Ontario français à ce moment-là, et ne remet pas en question la colonisation du Nouvel-Ontario, autant qu'elle dénonce l'emprise d'un clergé qui n'est pas en phase avec la réalité, de même que le rôle qu'il impose aux femmes. Ce faisant, elle nous amène à réfléchir à la situation de ces femmes en Ontario français dans la première moitié du XX^e siècle en montrant leur difficile émancipation, principalement à travers le personnage de Rose-Delima Marchessault dont elle brosse un portrait réaliste. Pour reprendre les mots d'Hélène Brodeur, on peut dire qu'il s'agit d'un personnage « vrai ». Elle n'en a pas fait une héroïne qui réalise des exploits ou devient le symbole d'une destinée exemplaire ; il s'agit d'un personnage nuancé qui démontre qu'une femme peut s'émanciper du cadre social rigide longuement maintenu en place par le clergé, en faisant preuve de volonté, de détermination et de résilience. En cela, elle est un véritable modèle, mais surtout, dans le cadre de ces *Chroniques*, elle permet d'élargir la perspective historique et sociale de la situation et du rôle des femmes dans la colonisation du Nouvel-Ontario et dans le développement de la société franco-ontarienne dont la laïcisation s'amorce au début des années 1960.

Cette première tentative d'une archéologie de l'œuvre brodeurienne confirme que si la grille identitaire (ou référentielle) a permis d'attirer l'attention des critiques sur les *Chroniques du Nouvel-Ontario* d'Hélène Brodeur, elle lui a aussi nui en occultant certains aspects de l'œuvre, dont ce regard critique qu'elle pose sur la colonisation, le clergé et surtout sur le rôle et la place des femmes dans la société. Alma Marchessault l'avait déjà entrevu et annoncé : « les temps changent, Eugène » (BRODEUR 2012a, 38).

Bibliographie

BÉLANGER, Georges. 1986. « *Les routes incertaines : une fresque du Nouvel-Ontario* », *Liaison*, 40 : 53.

BENSON, Mark. 1987. « Une voix ontarienne », *Canadian Literature* 115 : 251-253.

BRAY, Annie. 2000. *L'inscription de l'histoire dans la trilogie d'Hélène Brodeur*. Thèse de maîtrise, Université d'Ottawa.

BRODEUR, Hélène. 2011. *La quête d'Alexandre. Chroniques du Nouvel-Ontario 1*, préface de Doric Germain. Sudbury : Prise de parole, coll. « Bibliothèque canadienne-française ».

BRODEUR, Hélène. 2012a. *Entre l'aube et le jour. Chroniques du Nouvel-Ontario 2*. Sudbury : Prise de parole, coll. « Bibliothèque canadienne-française ».

BRODEUR, Hélène. 2012b. *Les routes incertaines. Chroniques du Nouvel-Ontario 3*. Sudbury : Prise de parole, coll. « Bibliothèque canadienne-française ».

CHOQUETTE, Robert. « L'Église de l'Ontario français », *Les Franco-Ontariens* sous la direction de Cornelius J. Jaenen, 201-229. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.

DENANCE, Michel 1984. « La francophonie dans tous ses états », *Spirale*, 41 : 15.

DIONNE, René. 1993. *La littérature régionale aux confins de l'histoire et de la géographie. Étude*. Sudbury : Prise de parole, coll. « Ancrages ».

DIONNE, René. 1998. « Trois littératures francophones au Canada, 1972-1992 », *Cahiers Charlevoix. Études franco-ontariennes* 3. Sudbury, Société Charlevoix et Prise de parole : 199-229.

DORAIS, Fernand. 1984a. *Entre Montréal ... et Sudbury. Pré-textes pour une francophonie ontarienne*, Sudbury : Prise de parole.

DORAIS, Fernand. 1984b. « *Entre l'aube et le jour* », *Liaison* 30 : 49-50.

RELIRE LES *CHRONIQUES DU NOUVEL-ONTARIO* : PORTRAIT CRITIQUE DE LA
SITUATION DES FEMMES DANS LA COLONISATION DU NORD DE L'ONTARIO

GAY, Paul. 1981. « *Chroniques du Nouvel-Ontario* », *Liaison* 16 : 10-11.

GERMAIN, Doric. 2011. « Tout le reste est vrai », préface, *La quête d'Alexandre, Chroniques du Nouvel-Ontario, tome 1*, Sudbury : Prise de parole, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 9-23.

GERVAIS, Gaétan. 1993. « L'Ontario français (1821-1910) », *Les Franco-Ontariens* sous la direction de Cornelius J. Jaenen, 49-125. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.

GRISÉ, Yolande. 1981. « Au pays de l'extrême », *Le Droit*, 20 juin, 18-20.

GRISÉ, Yolande. 1982. *Pour se faire un nom*. Montréal : Fides.

GRISÉ, Yolande. 1987. « Hélène Brodeur : Une romancière au service de notre histoire », *Liaison*, n° 42 : 26-27.

HOTTE, Lucie. 2014. « Être écrivaine en contexte minoritaire franco-canadien (1970-1985) », *Regenerations: Canadian Women's Writing / Régénérations : Écriture des femmes au Canada* sous la direction de Marie Carrière et Patricia Demers, 141-163. Edmonton : The University of Alberta Press.

LEMIEUX, Frédéric. 2018. « Les missionnaires-colonisateurs "gouvernementaux" entre Église et État, 1911-1936 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 72 (2) : 41-68.

MANGADA CAÑAS, Beatriz C. 2003. *Hélène Brodeur*, coll. « Voix didactiques. Auteurs ». Ottawa : Les éditions David.

MARCOTTE, Gilles. 1983. « Madame Jacob a pondu une oasis "medinnequebec". Hélène Brodeur, elle, donne dans la saga romanesque à l'américaine », *L'Actualité*, 8 (10) : 150-151.

MARTEL, Marcel. 1997. *Le deuil d'un pays imaginé. Rêves, luttres et déroutte du Canada français*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.

POULIN, Gabrielle. 1983. « L'action par dévoilement : *Entre l'aube et le jour* de Hélène Brodeur / *Vulpera* de Suzanne Robert », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, 31 : 18-19.